



# Rencontres citoyennes



# Patrick Chauvel

16 février 2024 – Caen

Président du jury du Prix Liberté 2024, le photojournaliste **Patrick Chauvel** a échangé avec des lycéens normands sur sa carrière et le rôle du reporter de guerre.



# « Je me sens très responsable des gens que je photographie »



© Région Normandie

## Une aventure

Mon père et ma mère ont été résistants, ensuite, mon père a été soldat. Ses amis s'appelaient Joseph Kessel, Pierre Schoendoerffer, Jean Lartéguy... Il y avait donc des mercenaires, des aventuriers, des écrivains, des caméramans de guerre... J'entendais des histoires incroyables et j'ai eu envie de partir à la guerre. On était en 68. Mon père a écrit une lettre pour le patron de l'hôtel Continental à Saigon, capitale du Sud Vietnam, où j'ai débarqué. C'était le début de l'aventure ! J'étais entouré de grands reporters qui m'ont aidé à rentrer dans les conflits et je me suis vite retrouvé dans un Hélicoptère avec des soldats américains qui avaient entre 18 et 25 ans. C'était une aventure incroyable et j'avais en tête toutes les histoires d'héroïsme, de sacrifices, de combats de mes parents, de mes oncles et de leurs amis.

« Comme toujours, ce sont les civils, les enfants, qui paient. »

## Devenir journaliste

Au Vietnam, j'avais 18 ans. Je me sentais invincible, je m'amusais beaucoup avec les soldats américains qui avaient mon âge, on allait boire des verres... Un prisonnier vietnamien a compris que j'étais français et a demandé à me parler. J'en n'avais pas trop envie parce que ses hommes et lui m'avaient tiré dessus plus tôt dans la journée. C'était un commissaire

politique qui m'a parlé de ce pourquoi il se battait. C'était assez convaincant même si je n'étais pas du tout d'accord avec lui politiquement. Il était sincère, ce qu'il disait était assez beau. On peut ne pas être d'accord mais apprécier le discours. A partir de là, les Américains m'énervaient un peu plus et la guerre paraissait moins simple en fait. Je me suis senti très seul parce que je n'étais ni pour l'un, ni pour l'autre. D'un seul coup, j'étais devenu journaliste.

## Contagion

En 1974, les Nord-Vietnamiens, appuyés par l'URSS, descendaient vers le sud par ce qu'on a appelé *La piste Hô Chi Minh* pour combattre les Américains qui soutenaient les Sud-Vietnamiens. Comme cette piste était constamment bombardée, ils ont débordé sur le Cambodge pour continuer à descendre. L'armée du Cambodge s'est retrouvée face aux Nord-Vietnamiens communistes et la guerre s'est métastasiée au Cambodge et au Laos. Le problème des guerres, c'est qu'elles sont contagieuses. C'est tout le danger de celle en Ukraine aujourd'hui. Pour l'instant elle est fixée, mais elle peut déborder. Je suis comme une sentinelle qui vous alerte : attention, regardez bien ce qui se passe parce que ça se rapproche.

## Les civils

Comme toujours, ce sont les civils, les enfants, qui paient. Ils sont ce qu'on appelle communément des « dommages collatéraux ». Je n'aime pas du tout ce terme parce qu'il est inhumain. Ils deviennent des chiffres, or ces chiffres sont des noms, des âges, des vies entières.

## Pays maudit

En 1991, les Haïtiens fuyaient une crise économique, avec des manifestations violentes et une forte répression, vers les États-Unis. Ils se réfugiaient sur des îles et des bateaux venaient les chercher. En les interviewant je me suis dit que ce n'était pas honnête de photographier des gens qui partent, qu'il fallait faire le voyage avec eux pour vraiment raconter leur histoire. Ce n'était pas très malin. La tempête est arrivée. J'ai aperçu au loin un bateau de pêcheurs à qui j'ai donné tous les films photos que j'avais fait en leur demandant de les apporter à l'Hôtel Roi Christophe au Cap Haïtien. J'avais été client de cet hôtel et j'avais mis un mot au propriétaire pour qu'il donne 100 dollars aux types et pour qu'il envoie les films à Newsweek à New York. La tempête nous a repoussé contre les rochers. Il n'y a eu que 14 survivants sur 44 personnes. Le journal américain a reçu les films pendant qu'on était en train de couler. Il en a fait sa *Une* et six pages pour raconter le drame que vivaient ces pauvres gens. Le malheur continue : Haïti est un pays maudit. Il n'a que des problèmes, des tremblements de terre, des dictateurs et des gangs qui le gangrènent.

**« Je ne suis pas là pour choquer, je suis là pour montrer, pour trouver la photo la plus symbolique possible. »**

## L'Afghanistan

L'Afghanistan immuable, l'Afghanistan tel qu'il est. Tout le monde a essayé d'envahir l'Afghanistan. Les Russes sont partis après dix ans d'occupation, des millions de roubles dépensés et 15 000 morts. Puis nous, la coalition. Vingt ans de combats, des millions de dollars contre les talibans. Et ils sont revenus. Personne ne reste en Afghanistan. Un chef afghan combattant était intervenu sur les radios militaires et avait dit : « Ok vous avez réussi à tuer mes hommes pendant une opération hier. Je les envie, ils ont rejoint le paradis. Vous avez la technologie, vous avez la montre. Mais moi, j'ai le temps ». Et c'est vrai, on est parti !

## L'oeil ouvert

Le secret, c'est d'être toujours prêt. Dès que vous partez en patrouille, sur un front avec des soldats ou quand vous parlez avec des civils dans une zone dangereuse, tout peut arriver. Vous réglez vos appareils photos de manière

à pouvoir tout de suite l'enclencher avec la bonne vitesse, la bonne ouverture : une vitesse très élevée qui va saisir le mouvement et une ouverture de diaphragme pour être net de 1 mètre à l'infini. C'est un peu technique. Moi, j'ai toujours la main sur l'appareil photo. J'ai toujours un œil ouvert qui regarde ailleurs, même quand je parle avec quelqu'un. Je regarde à l'horizon de temps en temps pour que mon œil puisse réagir très vite.

## Interpeller

Quand je prends une photo, j'essaie de saisir ce qui va résumer la situation et faire comprendre en une image ce qu'il se passe. Je ne suis pas là pour choquer, je suis là pour montrer, pour trouver la photo la plus symbolique possible. Celle qui va vous interpeller et vous donner envie d'en savoir plus, de lire l'article ou d'aller chercher des informations sur ce qu'il se passe. Il faut donc que la photo soit suffisamment forte ou "belle" pour interpeller les gens. Mais il ne faut pas qu'elle soit trop belle parce que là, ça devient de l'art. Quand on prend une photo très artistique, d'un seul coup on ne parle plus des autres, on parle de soi. C'est terrible mais quelquefois, sans faire exprès, on fait de belles photos de l'horreur.

## Raconter leur histoire

Mon métier c'est de parler des autres. Quand on photographie des personnes, des civils ou des militaires, il faut être très respectueux et garder la bonne distance. Ne pas être intrusif, ne pas trop entrer dans leur espace et la plupart du temps, les gens acceptent d'être pris en photo. Mais s'ils ne veulent pas, je le vois à leur attitude et je ne prends pas la photo. Je ne suis pas là pour les agresser, je suis là pour raconter leur histoire. Je suis le trait d'union entre les Ukrainiens, par exemple, et vous. Moi, je m'efface. Normalement, un journaliste sait l'art de l'effacement. On ne doit pas se mettre dans l'histoire, on est là pour raconter l'histoire des autres.

## Un témoin

Je photographie tout ! Toutes les horreurs, toutes les photos impubliables parce que je ne travaille pas que pour la presse, je travaille aussi pour la mémoire collective, pour le Tribunal pénal international. Quelques fois mon rôle change. De journaliste, je deviens enquêteur parce que s'il n'y a pas de témoin, il n'y a pas de crime. Donc je me sens très responsable des gens que je photographie.

## Vérifier

Normalement, faire un bon reportage c'est aller des deux côtés. Ce qui, la plupart du temps, est pratiquement impossible. Donc, je préfère choisir le camp avec lequel je suis d'accord. C'est plus simple. Mais un bon papier, un bon reportage, c'est le point et le contrepoint. En Yougoslavie, quand il y a eu le siège de Sarajevo en 1993, les Serbes encerclaient la ville et bombardaient les bosniaques. Là, on va dire que les méchants étaient les Serbes. Beaucoup de journalistes étaient avec les Bosniaques. Un jour, j'ai décidé de rencontrer les serbes pour comprendre pourquoi ils tiraient sur les Bosniaques, d'entendre leurs explications, leur logique. C'est toujours intéressant parce qu'on ne peut pas régler un conflit si on ne parle que d'un côté. Il faut toujours un journaliste indépendant, étranger au conflit pour vérifier les informations. Ce que disent les journalistes locaux peut tout à fait être juste mais il faut toujours vérifier. On doit essayer d'aller dans les deux camps et vérifier les images faites par les gens du pays parce qu'ils sont impliqués dans le conflit. J'ai déjà vu des photographes locaux avec un fusil d'un côté et l'appareil photo de l'autre.

**« La mort est tout autour de nous pendant la guerre. Elle est là, on la photographie, on la vit, on en témoigne pratiquement tous les jours et à un moment, on n'y pense plus. »**

## Écouter

Un bon photographe, un bon journaliste de guerre, c'est quelqu'un qui a envie d'écouter les autres et de transmettre l'information sans juger. Même si d'un seul coup, pendant l'interview, la personne dit des choses terribles. C'est quelqu'un qui va écouter sans se mettre en avant. Maintenant, il y a autant de filles que de garçons sur le terrain. Dans les pays arabes, elles rentrent à l'intérieur des maisons. Contrairement à nous, elles sont invitées « derrière » et les femmes se dévoilent et leur racontent leur histoire. Les soldats sont aussi très différents quand il y a des femmes. En 1995 en Tchétchénie, après des combats, on s'est retrouvés avec de jeunes soldats Russes. Un soldat a parlé avec une grande photographe américaine et s'est mis à pleurer en lui racontant ce qu'il avait vécu. Jamais un soldat ne ferait ça avec un homme. Elle a recueilli un témoignage exceptionnel.

## La mort

La mort est tout autour de nous pendant la guerre. Elle est là, on la photographie, on la vit, on témoigne de ça pratiquement tous les jours et à un moment, on n'y pense plus. C'est un métier dangereux, on le sait, on l'a accepté. Quelquefois on y pense avant d'être sur le terrain, dans l'avion ou dans un train, pendant le moment de calme, juste avant d'aller sur le front. Mais il ne faut pas trop réfléchir. Au moment où on commence à penser à ça, on commande un whisky et on essaie de penser à autre chose. On a perdu beaucoup de collègues ces derniers temps mais ils sont morts en faisant ce qu'ils aimaient. On a l'illusion de penser que ça sert à quelque chose. J'ai la passion des rencontres, des voyages, de l'aventure. J'ai le goût du risque, j'aime bien les choses très physiques. On court beaucoup, on court d'une tranchée à l'autre, on grimpe et on saute des blindés. On a froid, on a trop chaud, il pleut... La guerre est un révélateur : les êtres humains sont surdéveloppés. Les salauds sont encore plus salauds, les gens généreux sont encore plus généreux. Ce sont des rencontres incroyables dans des situations qui peuvent s'arrêter en quelques secondes. Je dois faire des images, filmer, écrire ; trouver un moment pour envoyer tout ça... En fait, je n'ai vraiment pas le temps d'avoir peur.

## Faire revivre

J'ai au fond de moi quelques images qui me mettent vraiment en colère, comme celle d'un jeune gamin Irakien de cinq ou six ans, gravement blessé et mourant, qui voulait parler aux journalistes présents. Il nous a pointé du doigt et nous a dit : « je vous préviens, je vais tout dire à Dieu bientôt, quand je vais mourir. Et je vais vous dénoncer, vous les adultes, pour ce que vous avez fait aux enfants ». Ça m'a marqué. Il nous a accusé, nous en tant qu'adultes, d'avoir laissé faire cette guerre. Je me rappelle que le caméraman australien a pleuré. Quand vous, vous êtes là à écouter, vous me permettez de continuer à raconter l'histoire et je fais revivre cet enfant. Il est donc éternel. Chaque fois que je fais des conférences, chaque fois que je raconte l'histoire de quelqu'un, je continue mon métier de conteur, de témoin.

## Des cibles

Le métier est plus dangereux qu'avant. Beaucoup de gouvernements et d'individus ont compris le poids de l'information. Aujourd'hui, elle circule très vite. Avant, les gens ne voyaient pas le résultat des reportages avant six mois ou un an. A présent, ils ont tout de suite le reportage. Certaines personnes ont plutôt envie de nous tirer dessus plutôt que de nous respecter. Ça veut dire qu'on est utile. Ils ont peur de nous

parce qu'on dit la vérité. En Ukraine, on a enlevé les lettres presse sur nos voitures parce que les hélicoptères russes les visent. J'y étais avec Maks Levin, un grand photographe ukrainien. Malheureusement, on a été séparé. Il a été fait prisonnier et a été exécuté par les Russes. Pourtant, il avait son gilet pare-balle et ses appareils photos. Les Russes lui ont enlevé et lui ont tiré une balle dans la poitrine. Quand il était au sol, ils lui ont tiré deux balles dans la tête. Ça, c'est un crime de guerre. Avant les gens respectaient les journalistes parce qu'ils ne savaient pas très bien la puissance de l'information, parce qu'elle circulait moins vite.

**« Une photo hors contexte, hors légende, peut raconter tout et son contraire. »**

## La responsabilité d'une photo

Pendant la guerre civile au Salvador, j'ai traversé le pays à cheval jusqu'à la frontière du Costa Rica avec mes films photos où j'ai contacté le journal américain pour lequel je travaillais. Il m'a envoyé un chauffeur-taxi qui a emmené mes films à l'aéroport international pour Miami, où un autre correspondant les a envoyés à New York... Il fallait consacrer trois ou quatre jours sur une semaine à l'envoi des films ! Aujourd'hui, je travaille 7 jours sur 7 et j'envoie mes photos tous les soirs grâce à Internet. C'est formidable mais en même temps, quand l'information va trop vite, ça peut être

dangereux. Au Liban, j'ai pris une photo d'un jeune prêtre en soutane qui a ouvert le feu avec une mitrailleuse. Le prêtre m'a demandé de ne pas publier la photo en m'expliquant que les musulmans respectaient les hommes d'église quand ils prenaient les villages chrétiens. S'ils voyaient cette photo, ils exécuteraient les prêtres. Je n'allais pas faire tuer des gens pour une photo. J'ai demandé au journal de ne pas la publier. C'était presque 12h après l'envoi en chauffeur-taxi. Aujourd'hui, 5h après, elle serait déjà sur tous les réseaux sociaux ! C'est beaucoup plus facile d'envoyer une photo aujourd'hui, mais ça augmente notre vigilance et notre responsabilité. Il faut bien réfléchir aux conséquences de l'image et surtout à la bonne légende qui l'accompagne parce qu'une photo hors contexte, hors légende, peut raconter tout et son contraire.

## L'Histoire se répète

J'ai souvent l'impression que c'est la même histoire qui se répète. Les images que j'ai prises en Ukraine, dans une tranchée avec des mitrailleuses et des arbres décapités par les bombardements, auraient pu être faites en 1914. Ce qui est déprimant, c'est que les témoignages sont les mêmes.

## Bob Marley

Le reportage photo que j'ai le plus vendu en 50 ans de carrière, c'est celui sur Bob Marley. J'étais en Jamaïque en 1980 pour suivre des élections violentes. Quand la situation s'est calmée, je suis allé rencontrer Bob Marley à sa villa pour le photographier. On a passé dix jours ensemble. On s'est baignés, on a joué au foot et j'ai fait plein de photos. Ensuite, j'ai été envoyé au Salvador.

### Regards des lycéens animateurs de la rencontre

## UNE VISION QU'ON N'A PAS L'HABITUDE D'AVOIR

Patrick Chauvel apporte une autre vision du monde, une vision qu'on n'a pas l'habitude d'avoir. À la télé, on voit des images de villes en ruines, mais lui, il est allé dans ces villes. C'est un « ancien », il a une expérience de vie. Sa façon de parler, de raconter les histoires, d'argumenter, de justifier, de plaisanter donne envie de l'écouter. Et lui aussi est à l'écoute. Reporter de guerre est un beau métier mais très dangereux. Il faut être passionné pour comprendre le contexte de chaque conflit. Il est au plus près du conflit, en contact avec les soldats et les civils. Il faut beaucoup de courage pour se rendre sur des terrains aussi dangereux. Mais c'est indispensable car il est une source d'information très fiable pour le grand public. Il est peu apprécié dans certains pays en guerre

car il montre une réalité que les dirigeants et militaires de ces pays ne veulent pas montrer. C'était un peu impressionnant de l'interviewer en public mais c'était une bonne expérience. Il faut préparer son interview, on ne peut pas tout improviser. Il faut forcément se renseigner sur sa biographie, sa carrière, son parcours... afin de poser des questions pertinentes. Il faut rester attentif tout au long de l'interview, écouter les autres afin de reprendre la parole au bon moment, ne pas poser des questions au mauvais moment et savoir rebondir sur qui vient d'être dit.

*Élèves de seconde lycée Doucet  
d'Equeurdreville-Hainneville*



© Région Normandie

## **Patrick Chauvel** en quelques dates

- ♦ **1968** - Débuts en tant que photoreporter de guerre au Vietnam
- ♦ **1975** - Photographe pour l'agence Sygma et départs en Erythrée, Liban et Irlande du Nord
- ♦ **1979** - Reportage photos des premières grandes manifestations islamistes au Pakistan et en Iran
- ♦ **1980** - Reportage photos du massacre lors des funérailles de l'archevêque Romero à El Salvador et Prix Missouri
- ♦ **1980** - Couverture de l'invasion russe en Afghanistan
- ♦ **1984** - Couverture de l'invasion israélienne au Liban
- ♦ **1990** - Reportage sur les violences urbaines aux côtés de la police de New-York
- ♦ **1991** - Naufrage aux côtés de réfugiés haïtiens
- ♦ **1992** - Couverture du siège de Sarajevo jusqu'en 1994
- ♦ **1995** - Couverture de l'offensive russe à Grozny en Tchétchénie
- ♦ **1996** - World Press Photo et Prix d'Angers pour son reportage en Tchétchénie
- ♦ **2016** - Couverture de la bataille de Mossoul en Irak avec son fils Antoine Chauvel, lui aussi photographe
- ♦ **2019** - Reportage "Syrie, la fin de Baghouz" et prix photos au Prix Bayeux des correspondants de guerre
- ♦ **2021** - Couverture du retour des talibans en Afghanistan
- ♦ **2022** - Couverture du conflit en Ukraine et enquête pour Reporters Sans Frontières sur l'assassinat du journaliste Maks Levin

**Rencontre animée par les élèves de Seconde professionnelle métiers de la réalisation d'ensembles mécaniques et industriels et Technicien(ne) Constructeur Bois du lycée professionnel Edmond Doucet d'Equeurdreville-Hainneville (50).**

**Préparation de la rencontre et retranscriptions : Delphine Ensenat**  
**Conception graphique et mise en page : Laurent Lebiez**